

« LE RAPPORT DU SAVOIR À LA JOUSSANCE »

INTRODUCTION

Le titre que j'ai donné à mon intervention de ce soir – introductory pour cette année – est repris des notations mises en exergue de ce premier chapitre – notations introduites par Jacques-Alain Miller lors de l'établissement du texte du Séminaire, pour la parution aux éditions du Seuil en 1989. Le quatrième chapitre dans son titre reprend cette formulation.

Nous travaillerons cette année le Séminaire XVII, prononcé en 1969 et 1970, quelques mois après les événements de 1968, pendant une période riche en bouleversements sociaux et politiques. Il a été prononcé plus de vingt ans après les textes travaillés les deux années précédentes : « L'agressivité en psychanalyse¹ » et celui sur la criminologie².

Ces trois thèmes, l'agressivité, le crime et le lien social, font série. En effet, agressivité et crime sont des réalités humaines et l'on peut même développer l'idée qu'il n'y a pas de vie humaine sans agressivité et sans crime, et pas de vie sociale sans ces effractions de violence. Il s'agira cette année, de démontrer la logique de cette série. Je vous rappelle une citation que j'avais commentée l'année dernière : « Toute société enfin manifeste la relation du crime à la loi, par des châtiments ». Cette phrase écrite en 1950, dans sa syntaxe même, préfigure déjà la structure du discours tel que le formalise Lacan en 1969.

Cette année, nous allons rendre compte de l'**usage** que font du lien les humains quand ils acceptent de vivre ensemble. Usage, c'est tout à la fois, familiarité rassurante, méprise et ratage, et voile d'un réel inéliminable.

Le lieu pré-interprète

Pour rentrer dans le texte de ce premier chapitre, j'extrais ce passage, page 15 qui, au premier abord, semble étranger à la question du lien social :

« Le lieu a toujours eu son poids pour faire le style de ce que j'ai appelé cette manifestation [...] Ce que j'ai dit par, pour, et dans votre assistance, est [...] toujours déjà interprété³ ».

Le lieu pré-interprète ce qui est dit.

Ce sont des leçons d'introduction à la psychanalyse prononcées dans un lieu un peu particulier qui est celui de la visioconférence – lieu démultiplié au sein de chacun des domiciles de tous ceux qui appartiennent à la petite communauté que nous formons ce soir, les *Lipiens*. Chacun se tient devant son ordinateur dans son environnement familial, comme branché sur l'extérieur tout en restant chez lui – avant même que la leçon commence, ces modalités, par le simple dispositif, interprètent ce qui va être prononcé. Ladite *introduction* perd toute prétention savante en profitant de la modernité – elle gagne en simplicité ce qu'elle perd en proximité.

De façon plus démonstrative, cette hétérogénéité de lieux renvoie à l'hétérogénéité des motifs qui vous font vous réunir ce soir par l'intermédiaire de vos écrans. En réalité, il n'y a qu'un seul motif dont le **signifiant** est *psychanalyse* – un seul motif sur lequel s'appuie la variété de chacun de nos symptômes. Nous ne sommes plus face à un groupe compact, mais devant de multiples isolats qui abritent chacun le symptôme de celui qui écoute.

Il y a aussi le signifiant **introduction**, contenu dans l'intitulé de ce module de la section clinique. Il est déjà interprété par ce que vous attendez, comme public, et tout autant par ce que nous avons à produire lors de ces exposés. Ce n'est pas un enseignement mais une introduction. Nous entrons dans

1. Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 101-124.

2. Lacan J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits, op. cit.*, p. 125-149.

3. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 15.

un autre champ – celui des fondements de ce qui est en jeu dans l’expérience humaine – sans doute à l’envers de ce qui est habituellement déversé sur des publics ciblés – insidieuse manière de leur imposer un formatage !

Ce terme d’introduction me renvoie à une expérience personnelle, une première lecture à plusieurs d’un texte de Lacan – précisément celle de ce Séminaire XVII – à l’automne 1991, peu après son édition au Seuil – premier cartel et prémissse à mon entrée en analyse.

Les lieux pré-interprètent, mais Lacan nous indique que cette interprétation par le lieu doit être considérée « en un sens contraire à l’interprétation analytique⁴ ». À suivre... Cependant, je signale dès maintenant plusieurs facettes de ce qui est un discours selon ce qui opère, les paroles prononcées, le savoir véhiculé ou le symptôme.

EXEMPLES DE LIEN SOCIAL

Continuons à appréhender le lien social à partir d’exemples et de contre-exemples.

*** Autour du NOUVEAU-NÉ**

Commençons par le badin. La situation d’un nouveau-né de quelques mois, dans son berceau – il commence à babiller, au plaisir de quelques proches réunis autour de lui. Chacun connaît la scène. Les « ba-ba » sont reçus et interprétés par tous ceux qui l’entourent. Du plaisir s’en dégage. Ces babillages sont des signifiants qui s’articulent au savoir véhiculé par ces personnes avec une production de jouissance. Ce lien social qui paraît ténu est déjà une introduction de ce petit sujet dans une collectivité humaine. Les « ba-ba » sont des signifiants qui représentent le petit sujet pour l’Autre de la famille – son savoir.

Cette satisfaction, ce gain de plaisir, touche également l’enfant. Il y trouve la satisfaction d’être reconnu par l’entourage et la satisfaction propre du maniement de ces petites syllabes, prémisses de *lalangue*.

J’aurais pu prendre bien d’autres exemples comme ceux de la classe, de l’entreprise ou d’une association, etc., en posant à chaque fois la question du lien social. Mais je vais plutôt présenter des exemples plus atypiques.

***La GRÈVE est un lien social.**

Parlons de la grève. Sa manifestation, en France, est garantie par la Constitution. C’est toujours l’expression d’un dysfonctionnement, une plainte collective qui s’adresse à ceux qui ont le pouvoir. Ce malaise peut donner l’impression de faire voler en éclats le lien social. Eh bien non, cet appel à l’Autre de l’autorité, au contraire, se révèle comme une demande pressante à renforcer ce lien, à créer de nouveaux savoir-faire. Dans *Télévision*, Lacan affirmera plus généralement que contester⁵ le signifiant-maître, c’est s’y aliéner.

Dans notre pays, il est assez évident que nous savons faire avec – on en a l’usage –, même quand la gêne est franchement perturbante. La revendication se révèle un symptôme qui fonctionne comme nouage du lien social. Gardons en tête cette notion de symptôme, identifiée par Marx – nous aurons l’occasion d’y revenir.

***Le RACISME**

Précisons, la revendication n’a rien à voir avec le fanatisme.

En effet, quand la haine de l’autre l’emporte et devient collective, cela paraît faire lien social, pour le pire... Prenons l’exemple du racisme – symptôme qui de tout temps menace d’émerger. Le savoir y est réduit au minimum, mais la jouissance produite collectivement est, de façon obscène, au premier plan. Ce rejet de la jouissance de l’autre est une transgression collective qui, perçant le vernis social, se révèle de l’abjection – en tous cas le ressort d’une barbarie possible.

4. *Ibid.*, p. 16.

5. Lacan J., « *Télévision* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 517. « Il est certain que se coltiner la misère, comme vous dites, c'est entrer dans le discours qui la conditionne, ne serait-ce qu'au titre d'y protester ».

L'abjection – toute civilisation devrait sans arrêt apprendre à s'en protéger. Le racisme est certes un lien social, mais pris dans un **discours** perverti. J'ai pris l'exemple de la haine, mais toute autre émotion pourrait avoir cette fonction de rassembler les identiques. Là encore le savoir est réduit, et la génération de plaisir collectif est au premier plan et exploité par des leaders sans scrupules (les partis extrémistes le plus souvent).

*Le HORS LIEN SOCIAL

Vous avez sûrement entendu parler du syndrome d'isolement – une classe pathologique est inventée pour englober ces individus qui se plaignent d'être rejetés ou de se sentir seuls, et qui le vivent douloureusement. Tous ces individus sont-ils, du fait de ce *trouble*, hors lien social, ou n'est-ce qu'une plainte qui les maintient dans le discours ? Il faut être très circonspect et ne pas se laisser abuser par ces pseudo classes pathologiques.

Dans l'histoire, il y a eu des périodes où aucun lien ne pouvait tenir parce que la société même était radicalement disqualifiée. Sans lien, c'est-à-dire sans loi et sans l'appui des savoirs ancestraux, les populations étaient livrées à elles-mêmes.

Je me souviens avoir lu à la fin du livre *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, une description effroyable de hordes d'adolescents devenues barbares et guidées par la seule nécessité de survie. Envers de l'idéologie nazie, qui d'ailleurs en révèle l'abjection.

En dehors de ces situations de guerre civile, d'anarchie réelle, il faut serrer de près ce qu'il en est de personnes en exclusion sociale, et s'appuyer sur la clinique. Prenons l'exemple de sujets schizophrènes qui rejettent ironiquement tout pouvoir de maître comme imposture radicale. Ce rejet les prive de l'appui assuré par les structures du langage pour situer leur existence et établir un lien à l'autre.

En revanche, il faut lutter contre toute idée de classe pathologique. Que ce soit celle des isolés, celle des toxicomanes ou des clochards – comme classe pathologique, ça n'existe pas. À chaque fois, pour chacun, il est nécessaire de saisir la logique singulière du lien à son corps, au langage et à l'Autre.

LE DISCOURS

Concernant plus précisément ce Séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, nous reviendrons tout au long de l'année sur ce que Lacan avance avec cette notion d'envers. Gardons pour le moment cet énoncé du début du chapitre : « d'une reprise [...] du projet freudien à l'envers⁶ ». Reprendre à l'envers le projet freudien, c'est retrouver sa face cachée, sa vérité.

Commençons par Freud : pour lui, l'organisation sociale était subsumée par le terme de « civilisation », *Das Unbehagen in der Kultur*, ou sous une autre traduction, celui de « culture ». Il faut entendre culture comme tout ce qui s'oppose à la nature, soit ce qui caractérise la vie humaine dans son aspect nécessairement collectif. Pour Freud, il y avait fondamentalement « malaise ». Autrement dit, la civilisation impose à chacun des individus qui la composent de brider ses satisfactions pulsionnelles. C'est le surmoi, dont chacun hérite au sein de son environnement familial, qui impose ces contraintes. Mais ces dernières sont **impossibles** à respecter à la lettre, ce qui entraîne une culpabilité qui trame la subjectivité humaine. Cette culpabilité camoufle difficilement au sujet que le bonheur de vivre se paye de pulsions plus obscures, ce que Freud rassemblait sous le terme de pulsion de mort.

Notons que Freud passe du collectif à l'individuel qui se retrouvent directement liés. Il en est de même pour Lacan, tout son enseignement rend compte de la nécessité de ce lien. Au cours de son Séminaire XIV, *La Logique du fantasme*, il profère : « L'inconscient, c'est la politique ». Non pas qu'il y ait de l'inconscient dans la politique, mais on ne peut connaître l'inconscient qu'en se repérant sur ce qui est connu depuis l'aube de l'humanité : le politique. Autrement dit, il y a homologie entre le social et l'individu, homologie de structure. Ce terme de structure reste essentiel dans ce Séminaire

6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 10-11.

et notons qu'il apparaît dès les premières pages : « Ce qu'il en est du discours, comme une structure nécessaire⁷ ».

LES QUATRE TERMES

Lacan va établir cette structure à partir de quatre éléments, quatre petites lettres qui forment le squelette de ce qu'il va formaliser sous la forme des discours. Notons que c'est le discours qui fonde le lien social (et non l'inverse), le discours est le berceau du lien social.

Ce sont quatre termes avec lesquels Lacan structure un discours, mais aussi la subjectivité humaine. Ces quatre termes sont bien connus de ceux qui suivent son enseignement. Reprenons-les – pour ceux qui n'ont pas cette familiarité et parce que le poids de ces termes, polis par le temps, a changé (ils sont apparus dès le Séminaire II, soit quinze ans avant ce Séminaire).

Nous avons successivement le signifiant-maître (S_1), le savoir de l'Autre (S_2), l'objet a et le sujet (\$). Ces quatre termes sont détaillés dans la partie trois du chapitre I, pages 17 et 18.

1) S_2

C'est l'Autre, l'Autre de la société, l'Autre de la civilisation.

C'est tout d'abord l'ensemble des signifiants de la langue commune. Lacan avait utilisé l'expression *trésor des signifiants*, – dans ce chapitre il parle *de batterie des signifiants*. C'est l'Autre du langage avec l'ensemble des signifiants, mais également avec toutes les lois de la grammaire et de la syntaxe, et l'usage des significations (par le jeu signifiant, métaphore et métonymie, nous est fournie la trame de la signification). La structure du langage permettrait de s'entendre sur les significations avec une certaine routine. Quand on appartient à une même paroisse, l'on s'entend sur le sens à donner aux choses.

À la lecture, vous avez pu constater que S_2 est épingle du terme de savoir : **le savoir de l'Autre et également la jouissance de l'Autre**. L'Autre du langage quitte sa stricte acception linguistique pour déborder sur le champ du vivant. Lacan se sert de la mauvaise traduction par les post-freudiens français du mot *Trieb*, la libido freudienne, traduite par « instinct », la pulsion réduite à l'instinct. C'est une trahison du texte. Lacan prend ce mot d'instinct pour approcher ce qu'il en est du savoir. L'instinct, dans le champ biologique, est en effet, déjà un savoir – savoir comment faire pour que la vie subsiste. « Notre instinct [...] est l'ensemble des forces qui résistent à la mort⁸ ».

Pour les humains, le savoir de l'Autre est de cet ordre. « Il y a un rapport primitif du savoir à la jouissance.⁹ » Lacan précise auparavant : « Le savoir, c'est ce qui fait que la vie s'arrête à une certaine limite vers la jouissance¹⁰ ».

Ensemble, nous savons comment mettre à distance le délétère, le noyau d'abjection auquel sont soumis tous les humains. Le délétère de la jouissance, c'est l'intrication du vivant à la poussée mortelle. Pour mettre à distance cet insupportable, il faut des lois édictées par l'Autre du savoir pour protéger la collectivité.

Ainsi, collectivement, nous avons l'usage de la bonne distance à tenir vis-à-vis de l'autre, nous savons comment nous comporter dans une foule ou dans un ascenseur, comment s'approcher d'un partenaire de l'autre sexe, etc, mais nous savons aussi comment protéger notre santé, parer à l'agressivité et au crime. Il persiste, certes, une grande part d'approximation, de malentendus et de cafouillages mais nous connaissons les limites à ne pas franchir quand on recherche des satisfactions. Nous savons de manière stable nous défendre contre le réel, contre la jouissance – appelons-la ici mauvaise – jouissance mauvaise qu'il faut associer à la pulsion de mort freudienne.

7. *Ibid.*, p. 11.

8. *Ibid.*, p. 17.

9. *Ibid.*, p. 18.

10. *Ibid.*, p. 17.

Ce sentier collectivement utilisé, ce chemin-là, nous le connaissons, c'est *le savoir ancestral*. C'est un savoir accumulé au fil du temps qui précède le sujet individuel. Chaque individu s'y réfère, d'autant qu'il en a hérité, en s'abonnant à cette collectivité. « Il y a un rapport primitif du savoir à la jouissance¹¹ ».

L'Autre du signifiant ne va pas sans l'Autre du savoir. Tout être humain s'insère dans un discours qui lui préexiste.

2) Le signifiant-maître.

C'est un signifiant particulier qui, précise Lacan, émerge, surgit et prend pour la collectivité, une fonction à part. Nous verrons un peu plus loin comment entendre ce surgissement pour le sujet, mais aussi pour la collectivité, ce signifiant est celui qui commande, qui constraint à se mettre sous la bannière de son commandement. Et ce, quel que soit son mode de surgissement qui peut être réglé par tout un processus électoral, par exemple, mais aussi par transmission familiale, par distinction universitaire ou mérite, par l'histoire ou le pouvoir financier. Avec la quasi-disparition des idéaux, ce peut être un slogan ou une parole forte, erratique qui chamboule les équilibres du discours du maître.

3) L'objet petit *a*

Le signifiant-maître fait travailler le savoir – c'est sa fonction –, un travail dont il obtient une production, un plus que Lacan désigne de la lettre petit *a*. (effet de jouissance).

C'est le troisième terme. La **répétition** de ce lien de S₁ à S₂ n'est pas sans échouer à parfaitement réussir. Quelque chose (non symbolique) reste, qui échappe à cette articulation – ce quelque chose est tout autant un plus qu'une **perte** – ça échoue et en même temps c'est un plus, une production. Lacan l'a déplié lors du Séminaire précédent, c'est un *plus-de-jouir* – terme qui est homologue à celui que Marx avait repéré, celui de plus-value. Cela est passé dans nos savoirs collectifs, le maître capitaliste obtient de la richesse en faisant travailler la classe ouvrière.

Le petit *a* est vacuole hors symbolique et résidu de jouissance produite par la répétition, un surplus de jouissance qui échappe au signifiant mais produit par lui.

Gardons en mémoire la notion de **répétition** et celle de **perte**, qui n'ont rien à voir avec la transgression comme Lacan le précise : « Se faufiler n'est pas transgresser¹² ». Il y a un lien entre le signifiant et la jouissance (les babilllements du nouveau-né nous en avaient donné une indication).

4) Le sujet \$

Le quatrième terme, enfin, c'est le sujet barré, \$ – le sujet fait partie en tant que tel des quatre termes.

LE SUJET DU (DANS LE) DISCOURS

La formule fameuse que Lacan a de multiples fois justifiée – à savoir que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant¹³ – est présente dès le début de ce Séminaire. Le sujet n'est que représenté – il est divisé par son aliénation à l'articulation signifiante de S₁ et S₂ – et il se caractérise par un manque d'être, \$. Vous trouverez cette formule pages 11 et 13.

Depuis le Séminaire X mais surtout depuis le Séminaire XI, l'opération d'aliénation signifiante S₁ → S₂ s'accompagne de l'opération de séparation d'avec l'objet *a*. Petit *a* étant tout à la fois une perte, la cause du sujet et un gain de plaisir appelé plus-de-jouir. Nous retrouvons pour le sujet les mêmes quatre termes que dans le discours : S₁, S₂, \$ et petit *a*. S'impose alors facilement la justification que la structure du sujet est homologue à celle du discours.

11. *Ibid.*, p. 18.

12. *Ibid.*, p. 19.

13. *Ibid.*, p. 13 : « Elle [la formule] dit que c'est à l'instant même où le S₁ intervient dans le champ déjà constitué des autres signifiants en tant qu'ils s'articulent déjà entre eux comme tels, qu'à intervenir auprès d'un autre, de système, surgit, ceci, \$, qui est ce que nous avons appelé le sujet comme divisé ».

QU'EST-CE QU'UN SUJET ?

C'est ce qu'il y a de plus singulier dans la personne humaine, la subjectivité révélée par l'expérience analytique – et ce plus singulier ne va pas sans l'Autre. Pour se constituer comme sujet, il faut en passer par le savoir de l'Autre. Les êtres humains arrivent dans un bain de langage, toujours précédé par l'histoire, soit ce qui rattache ce singulier à la communauté à laquelle il appartient.

Bien concevoir ce **singulier** est donc essentiel, Lacan s'y emploie depuis le début de son enseignement. Ce n'est donc pas sans surprise que nous lisons à la page 13 cette phrase : « Tout le statut en est à reprendre cette année, avec son accent fort ¹⁴ ». Il faut ainsi comprendre que cet enjeu est non seulement essentiel mais épineux, et que Lacan rejette l'approximation. Le terme même de sujet commence à gêner Lacan, car il prête trop à confusion. En effet, dans son acception commune et même philosophique, il a perdu son origine d'assujettissement qui le caractérisait. C'est devenu un synonyme d'individu ou de personne.

Avec le nouveau-né, nous avions commencé subrepticement, à rentrer dans cette subjectivité déjà-là. Ces petits mots, encore approximatifs par rapport à la langue, sont précieux et surgissent comme signifiants-maîtres qui représentent le petit sujet pour le savoir de la communauté qui l'accueille, produisant une satisfaction. Ce surgissement du signifiant est d'abord une perte – la perte de la jouissance qui serait celle d'un état purement naturel, non dénaturé par le langage. Cette perte, appelons-la castration (en référence à la castration freudienne ¹⁵). Ce surgissement du signifiant est aussi une satisfaction et il y a un lien entre signifiant et jouissance. Gardons cela en mémoire car cela outrepasse le classique signifiant des linguistes.

Cet enfant est pour le moins fils du discours. Il habite le discours depuis bien longtemps, avant même sa conception et sa naissance.

LES USAGES (Le rapport du savoir et de la jouissance)

Restons encore sur le sujet : puisque la structure du sujet est homologue à celle du discours, à quoi correspond S₂ quand il s'agit du sujet ? Ce S₂ est l'Autre, le savoir de l'Autre.

Ce n'est pas dit comme cela dans cette leçon, mais Lacan finira par cerner l'Autre dans le corps : « Le corps fait le lit de l'Autre ¹⁶ » Le savoir est la jouissance du corps comme Autre. L'usage de cette jouissance est l'objet d'une routine et non d'une transgression, là est le symptôme. Le symptôme est inscription signifiante qui donne une contrainte à la jouissance qui se faufile dans le corps. Cette jouissance, seule une expérience analytique peut la cerner en en retrouvant les coordonnées. Autrement dit, le symptôme est l'investissement libidinal de l'articulation signifiante dans le corps. C'est une modalité singulière d'usage du corps qui se répète à son insu. Cet usage singulier témoigne de la perturbation des lois biologiques découvertes par la science. Il y a une relation primitive des signifiants à la jouissance. Et nous pouvons repérer que la causalité subjective parasite la causalité scientifique.

Retenons cette phrase, *le savoir de l'Autre c'est le corps*.

Prenons deux exemples chez des sujets névrosés :

Un homme, plus tout jeune, se plaint de paresse (qu'il nomme fainéantise). Il a du mal à faire aboutir ses projets. Une scène de sa vie infantile l'avait sidéré et laissé dépendant de la souffrance maternelle. Son corps savait comment se brider pour ne jamais être soumis à la condamnation de l'Autre. C'est devenu une routine, le corps de cet homme, quels que soient les mérites de celui-ci par ailleurs, marche au ralenti. Il subit une autolimitation dont il tire une satisfaction. Son désir dans la vie est réduit et il lui faut en permanence tout attendre de la demande de l'autre sans s'exposer à son désir. Après plusieurs mois d'expérience analytique, il commence à saisir que cette fainéantise, il y est pour quelque chose, qu'il y puise autant d'entrave que de satisfactions.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, p. 18.

16. Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, op. cit., p. 357.

Dans le Séminaire VI, Lacan reprend un cas exposé par Ella Sharpe¹⁷.

Il s'agit d'un bon joueur de tennis mais, très souvent, il n'arrive pas à gagner la partie et échoue sur les dernières balles. Son corps retient ses coups quand il faudrait au contraire les lâcher sans retenue. Le symptôme ne se réduit pas à une analyse symbolique, mais mobilise toujours le corps. Il est donc intéressant d'interroger dans la clinique, quelle satisfaction **se faufile** et permet au symptôme de s'installer durablement.

De quelle jouissance le corps est-il le savoir ? Le corps en tant qu'il jouit est un savoir.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce premier chapitre, mais indiquons simplement l'importance du lien qu'il y a entre l'intime et le politique – un lien très particulier : le sujet est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Affirmation que l'on peut tirer de l'homologie très spéciale entre la structure du sujet et celle du discours – homologie qui n'est pas concentricité.

Pour terminer ce premier exposé, présentons les discours qui seront détaillés lors des exposés suivants.

CONSTRUCTION D'UN DISCOURS

Lacan se propose de produire quatre discours, avec quatre termes.

« Je commence à vous faire admettre, simplement l'avoir situé, que cet appareil à quatre pattes, avec quatre positions, peut servir à définir quatre discours radicaux¹⁸ ».

Les quatre pattes sont les quatre termes énumérés précédemment, dans un ordre que l'on ne peut pas déranger – soit S_1 , S_2 , petit a et $\$$ – et ces quatre termes articulés les uns aux autres forment une structure que Lacan schématise en disposant quatre places. Cette structure est composée de deux fractions dont les termes supérieurs sont articulés. Le premier terme sur le quatrième et le second sur le troisième – cet ordre et ces places sont le squelette de la structure – une contrainte qui détermine un discours. Il suffit de faire tourner ces quatre termes sur ces places, à chaque fois d'un quart de tour, pour obtenir quatre structures – soit quatre modes de contrainte que Lacan appelle discours.

Dans ce premier chapitre, il ne développe que le premier – le discours du maître, à savoir quand S_1 est en haut à gauche, en position de commande – soit S_1 sur $\$$, et S_2 sur petit a , S_1 et S_2 étant articulés l'un à l'autre.

Ce discours du maître est mis en exergue en raison de son importance dans l'histoire. Rassemblons rapidement quelques caractéristiques.

Le signifiant-maître est dans sa fonction l'essence du discours du maître. C'est le signifiant qui commande, l'agent qui fait travailler pour obtenir un gain. Historiquement, c'est le maître et l'esclave – l'esclave qui est détenteur du savoir, du savoir-faire, travaille pour créer des richesses. Mais le signifiant qui commande camoufle le maître comme sujet, et il est impossible que ça marche parfaitement. Pour obtenir les raisons de cette impossibilité, il faut interroger la seconde ligne. Nous y reviendrons.

ÉVICTION DE L'IMPOSSIBLE

Freud définissait trois impossibles¹⁹ : l'impossibilité de gouverner, d'éduquer et de psychanalyser.

Lacan a rajouté un quatrième impossible, celui de se plaindre du maître (cf. La grève).

Ce sont quatre impossibles, chacun étant propre à l'un des quatre discours (pas de discours sans impossible).

17. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 186.

18. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 19.

19. Freud S., « Analyse avec fin et analyse sans fin » (1937), *Résultats, Idées, Problèmes*, T.II, Paris, PUF, 1998, p. 263 : « Il semble presque, cependant, qu'analyser soit le troisième de ces métiers “impossibles”, dans lesquels on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant. Les deux autres, connus depuis beaucoup plus longtemps, sont éduquer et gouverner. »

CONCLUSION

Voici quelques points en attente d'être développés.

- Le discours est une structure sans parole, c'est-à-dire qu'il peut se passer de parole, comme le versant d'usage qui se passe le plus souvent de parole. En revanche, la structure du discours donne la trame de tout énoncé, son statut²⁰. Le discours détermine les conditions de la parole.
- « Le désir de savoir n'a aucun rapport avec le savoir²¹ ». Si le symptôme est un savoir, le désir de savoir est son envers.
- Pas de civilisation sans violence et sans crime, c'est l'intérêt de notre série « agressivité, crime et lien social » de le sous-entendre. Tout le Séminaire cherche à cerner le noyau « toxique » qui menace perpétuellement le lien.
- Les quatre termes et les quatre places que Lacan présente dans ce premier chapitre ne sont pas neutres. Nous y verrons tant les articulations entre les termes, que le « pouvoir des impossibles ». La psychanalyse est aussi un discours mais à l'envers.

L'interprétation analytique est elle-même à rebours du sens commun du terme...

Remi Lestien

20. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 11.

21. *Ibid.*, p. 23.